

Le Christ est Roi : il le dit lui-même à Ponce Pilate. Aussi lui revient-il de recevoir les insignes de sa royauté, au premier rang desquels la couronne. Non une couronne d'or et de pierres précieuses comme les rois de la terre mais une couronne dérisoire : une couronne de raillerie, d'outrages, une couronne d'épines. Couronne humiliante qui, dans le mystère de la Passion, va devenir couronne de l'offrande – et, par là-même, couronne de la joie.

La couronne dérisoire est, avant tout, une couronne de dérision. Telle est sa réalité historique première. Les légionnaires romains s'égratignent les doigts à enrouler autour de l'anneau de jonc des branchages recouverts de longues épines. Malgré la douleur, le jeu les amuse. Ils en font une question de fierté. Car à ces soldats relégués aux marches de l'empire, en ces territoires oubliés et méprisés de Palestine, que reste-t-il pour flatter leur orgueil ? Que reste-t-il, si ce n'est la gloire d'être les légionnaires du plus grand des monarques, d'être le glaive et la lance de l'immense César, d'être Rome au milieu des barbares ? Or, voici qu'on leur amène un homme, un Juif : ce Jésus, qui se prétend roi et semble ainsi défier la puissance de Rome et l'autorité de l'empereur ! Quoi de mieux pour conjurer l'outrage que d'humilier l'outrageant, en plaçant sur sa tête ce diadème ridicule, ce bonnet d'épines, enfoncé dans le cuir chevelu à grands coups de bâton ?

Le Seigneur Jésus, pourtant, n'a pas tourné le dos à cette couronne de dérision, il ne l'a pas abandonnée dans la poussière blanche des cailloux du Golgotha : il l'a prise sur son cœur. Il l'a placée à jamais sur l'image de son cœur sacré, tel qu'il le montrera, seize siècles plus tard, à Sainte Marguerite-Marie Alacoque dans la petite chapelle de Paray-le-Monial. Cœur brûlant, enserré dans la couronné d'épines. Pourquoi ? Parce qu'elle est le signe, par excellence, de sa royauté d'offrande et de sacrifice.

Le Fils de Dieu, en effet, n'est pas le premier, dans l'histoire sainte, à avoir eu la tête prise dans ces épines buissonnantes. Un autre protagoniste, dans l'Ancien Testament, aux sources de la révélation, l'a précédé sur ce chemin. Il ne s'agit ni d'un ange, ni d'un homme : c'est un animal. Le bélier du mont Moriah. Ce bélier qu'Abraham offre en sacrifice, à la place de son fils Isaac et à propos duquel le livre de la Genèse nous livre cette précision : « Abraham leva les yeux et vit un bélier retenu par les cornes dans un buisson. Il alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils. »

On pourrait dire qu'il s'agit là d'un simple détail, signalé comme en passant... pourtant, comment ne pas être saisi par le parallèle de ces deux scènes : Isaac, le fils par excellence, l'enfant de la promesse, gravit les pentes du mont Moriah, portant sur son dos le bois destiné au bûcher de l'holocauste. Deux mille ans plus tard, Jésus, le Fils par excellence, le Messie de la promesse, gravit les pentes du Golgotha, en portant sur son dos le bois destiné à la crucifixion. Et lorsqu'Isaac, étonné, demande à Abraham : « je vois bien le couteau et le bois mais où est la victime, mon père ? », le patriarche, la voix grave, tiraillé entre la douleur et l'espérance, lui répond : « Dieu y pourvoira, mon fils ». Et, en effet, Dieu a pourvu : non plus avec un bélier qui prend la place du fils bien-aimé mais avec, cette fois-ci, le Fils bien-aimé qui prend notre place, la place des pécheurs que nous sommes. Car c'est nous – et non Lui – qui méritons condamnation.

Voilà ce que nous enseigne le diptyque du bélier et de l'Agneau, tous deux couronnés de ce diadème végétal : Dieu a épargné le fils d'Abraham mais, pour nous, Il n'a pas épargné son propre Fils. Par amour des hommes, Dieu a épargné Isaac et a désigné à sa place un bélier - condamnant ainsi de façon définitive les sacrifices humains qui avaient cours à l'époque des patriarches. Mais, au nom de ce même amour des hommes, Dieu n'a pas épargné son propre Fils, afin qu'il prenne notre place à l'heure du châtement, afin que la charité infinie de son offrande compense de façon surabondante et triomphe de tous nos péchés qui sont autant de manques et d'attentats à l'Amour vrai. Dans la lumière de la charité, la couronne d'épines – couronne d'humiliation dans la main des légionnaires - devient couronne d'offrande et de victoire sur la tête du Fils de Dieu - qui prend notre place, pour nous apporter le salut.

C'est ce qui fait la joie de Jésus : contrairement au bélier d'Abraham, le Seigneur n'est pas victime passive dans le plan de salut préparé par le Père. Il coopère pleinement à ce dessein ; il y adhère de tout son être comme le montre son « Oui » de Gethsémani. Le Fils veut faire la volonté de son Père ; il veut notre salut et lorsqu'il accomplit l'un et l'autre, son cœur – au milieu des outrages et des tourments, dans ce déversement inouï de mal qui s'abat sur lui – est dans la joie. Le Cantique des cantiques l'annonçait déjà en parlant de Salomon mais c'est en réalité du Christ dont il s'agissait suprêmement : « le jour où sa mère (*Jérusalem*) l'a couronné est le jour de la joie de son cœur ».

Comment cette couronne d'outrages, d'offrande, de joie peut-elle désormais nous rejoindre dans notre quotidien ? Comment pourrions-nous la faire entrer en notre vie, si ce n'est en reprenant la place qui est la nôtre ? Le Christ, sur la Croix, couronné d'épines, a pris notre place. A nous, maintenant, de nous placer sous sa croix pour recevoir le salut. « Se placer sous la croix de Jésus pour recevoir le salut », cela s'appelle « se confesser ». Trop longtemps, trop souvent, une vision uniquement morale et négative du sacrement a détourné les chrétiens de ce contact avec la Miséricorde ou a faussé l'esprit de ceux qui venaient s'agenouiller au confessionnal. Il est temps d'avoir une vision plus juste, plus profonde, plus « mystique » de la confession. Et pour cela, plaçons-nous, à l'église ou chez nous, devant la Croix, devant le Christ souffrant, en pensant :

- vais-je dire que mon péché n'est rien alors que le Fils de Dieu est allé jusque-là pour le détruire ?

- vais-je garder avec moi mon péché, encore pendant des mois, encore pendant des années, alors que le Fils de Dieu est allé jusque-là pour m'en séparer et m'en laver ?

- vais-je, à l'opposé, me placer sous la croix de Jésus pour recevoir son salut et avoir la joie de dire, après une bonne confession, une bonne conversion : « Vous avez fait de moi un homme neuf, un fils de Dieu, un roi ! » ainsi que le chante le Psaume : « Vous avez posé sur ma tête une couronne de pierres précieuses ! » (Ps 20). Les épines, au confessionnal, deviennent, des joyaux. Car l'Amour triomphant fait son œuvre. Telle est la joie du Christ. Telle est ma joie de prêtre et de pénitent, quand je confesse et quand je me confesse. Puisse-t-elle être la vôtre !